

XYZ. La revue de la nouvelle

Des pommes et des jeux

Francisca Gagnon



Numéro 113, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68346ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, F. (2013). Des pommes et des jeux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (113), 30–34.

Des pommes et des jeux

Francisca Gagnon

UNE POMME roule sur l'asphalte. Puis une autre siffle aux oreilles de l'adolescente qui s'empresse de rentrer chez elle. Dans sa maison. Là où les pommes ne sont pas des armes, mais des fruits que l'on met dans des paniers pour faire joli.

Aujourd'hui, ils lui ont épargné les graffitis. Les « grosses gouines » et les « grosses truies » n'ont pas été rédigés à la craie rose sur l'asphalte de la rue Beaupré. Dans quelques minutes, lorsque l'adolescente rentrera à la maison, ces insultes ne la fouetteront pas au visage. Elle pourra se regarder dans la glace et peut-être même se trouver belle.



Ce matin, dans la classe, Madeleine cherche à attirer l'attention de la jeune fille à sa gauche. Sur un bout de papier, elle inscrit :

Viens me rejoindre au rack à bicycle. Il faut qu'on se parle.

M. xx

Elle fait une boule du précieux message et la lance à sa destinataire. La manœuvre est périlleuse et le prof d'histoire n'a rien manqué de la scène.

« Mais quessé que t'as mangé à matin, Madeleine ? Ça fait deux fois que je t'avertis là ! Ma patience a des limites », hurle-t-il devant toute la classe qui étouffe un fou rire.

« Une pomme, M. Michaud, j'ai seulement mangé une pomme... », réplique-t-elle, les yeux au sol pendant que ses mains triturent les mailles usées de son chandail de laine.

« Impertinente en plus ! Je veux pus te voir dans ma classe. Tu déranges tout le monde ! »

Elle le sait, M. Michaud. Elle le sait qu'elle dérange.



Aujourd'hui, ses tortionnaires ont redoublé d'inventivité. Ils ont tracé sur le bitume, à son intention, un énorme bonhomme Michelin. Madeleine, obnubilée par les rondeurs de la mascotte, peste contre tout ce qui déborde chez elle : la graisse qui s'agglutine sur ses bras, sur ses jambes, sur son ventre... Ses attirances déplacées. Son irréversible différence.

Mais il sourit, le bonhomme. Et elle se surprend à rire. Un peu. Puis elle s'enfuit vers la maison.

Peut-être que, si elle court assez vite, elle suera toute la tristesse grasse qui stagne sous sa peau.



Ils ont déjà été ses amis, ceux qui maintenant s'amuse à la persécuter. Madeleine se dit que tout ça n'est qu'un malentendu et que leur méchanceté finira bien par se résorber. Ils étaient si gentils, avant. Avant. Avant qu'ils volent de l'alcool dans le bar de sa mère, une belle journée d'été. Avant qu'ils se soûlent au parc de la rue Sinotte. Avant qu'ils vandalisent les jeux d'enfants.

Avant qu'elle embrasse Kelly, la sœur du grand Bégin.



Étendue sur son lit, Madeleine ne regarde pas la télé : elle zappe. Elle zappe les canaux comme elle zappe les idées orangeuses. Puis, comme elle allait changer de chaîne, son doigt s'immobilise. Une publicité tapageuse capte son attention :

Le bonhomme Michelin vous rappelle que le bon pneu peut tout changer sur les routes hivernales. Évitez les cauchemars. Grâce à leur adhérence remarquable, les pneus Michelin Alpin freinent 5 % plus court. Affrontez l'hiver avec Michelin.

Madeleine éteint le téléviseur, se lève et se place devant le miroir. Elle pince ses bourrelets ; elle en compte trois. Avec sa poitrine naissante, peut-être quatre. Son corps est une vallée de rondeurs, de courbes épaisses et de plis disgracieux. 31

Elle s'efforce de rentrer son ventre, de retenir son souffle. En vain.

Kelly la comprenait, elle. Tout de son amie lui manque : son rire saccadé, sa façon de mordre son crayon lorsqu'elle fait des devoirs de mathématiques, son regard en demi-lune... Depuis « l'incident », le père de Kelly est si furieux qu'il refuse que les deux filles se fréquentent. Et le grand Bégin, en digne fils, s'empresse d'appliquer la loi du père. Une loi dure et froide. Sans merci. Comme le blizzard.

Nous ne sommes qu'à la rentrée des classes, mais, pour Madeleine, c'est déjà l'hiver.



Une pomme percute le crâne de l'adolescente ; une douleur lancinante envahit sa tête. Puis, dans sa poitrine, un serrement. Elle passe lentement sa main dans ses cheveux et en retire les quelques morceaux de pomme qui y sont restés collés. « C'est vraiment pas drôle ! Ça fait mal ! » gémit-elle en direction des jeunes qui la traquent. « C'est rien qu'un jeu, grosse conne ! » ricanent-ils.

Un jeu. C'est ce que sa mère lui a répondu lorsqu'elle s'est confiée à elle. « C'est des enfantillages d'ados, ma grande ! T'es ben plus intelligente que ça. Ignore-les, y vont s'tanner. »

Aujourd'hui, avec les morceaux de pomme éclatés qui lui gommement les doigts, Madeleine n'arrive plus à feindre l'indifférence.

Elle pleure sous le rire tonitruant des mercenaires.



Madeleine, meurtrie, rentre à la maison. Délicatement, presque sans bruit, elle pousse la porte d'entrée dans l'espoir de ne pas se faire remarquer. Elle voudrait disparaître pour ne pas avoir à simuler la bonne humeur devant sa mère. Mais cette dernière a l'ouïe fine : « C'est toi, ma chérie ? Viens dans cuisine, j't'ai préparé une bonne croustade aux pommes ! »

L'adolescente serre les dents. Une chaleur intense l'envahit et une sorte de frémissement colérique lui parcourt la colonne vertébrale, des reins jusqu'aux oreilles. Elle éclate. Elle persifle : « J'en veux pas de ta tabarnak de croustade ! J'en ai plein mon casque des criss de pommes ! »

Son visage poupin rougit. Comme une McIntosh bien mûre.

La mère, l'index bien levé, ordonne à sa fille d'aller réfléchir dans sa chambre pour la soirée. En montant d'un pas lourd les escaliers, l'adolescente vocifère : « C'est rien qu'un jeu, hein, mom ! Rien qu'un jeu. »

La crise d'adolescence qu'elle se dit, la mère, cherchant désespérément une explication rationnelle aux agissements de sa fille.



Dans sa boîte à lunch, Madeleine dépose une pomme. Et un couteau. Elle se fait parfois mal au palais lorsqu'elle croque dans la pelure coriace de ces fruits. Aujourd'hui, elle les mangera en quartier.



La cloche de 16 h retentit dans l'école secondaire. Une foule d'élèves survoltés s'agglutine dans les corridors et cherche frénétiquement à se frayer un chemin vers la sortie. Dans le hall d'entrée défraîchi, l'animateur de pastorale est là, fidèle au poste à son kiosque de pommes.

Il les vend 25 sous l'unité.

Madeleine se hâte d'amasser ses livres et ses crayons. Elle les fourre pêle-mêle dans son sac à dos et file vers l'extérieur. Sur son chemin, elle voit la bande de canailles procéder au ravitaillement. L'animateur de pastorale est tout sourire : cette activité de financement sera fort lucrative pour son nouveau comité de prévention du suicide. « Il y a tant de jeunes en détresse dans cette école ! L'engouement des élèves pour la

vente de pommes confirme l'importance de ce comité », se félicite-t-il, intérieurement.

Pendant ce temps, dans la cour d'école, Madeleine, elle, serre très fort sa boîte à lunch contre sa poitrine.



Une pomme roule sur l'asphalte. Puis une autre siffle aux oreilles de l'adolescente qui veut simplement rentrer chez elle. Dans sa maison. Là où les pommes ne sont pas des armes, mais des fruits que sa mère apprête en de délicieuses pâtisseries.

Madeleine renonce à croire au malentendu. Elle prend une des pommes qui a raté sa cible et l'essuie contre son chandail pour enlever la saleté qui la recouvre. Elle ouvre sa boîte à lunch. Prend son couteau. La peau des pommes est parfois coriace : il ne faudrait pas s'abîmer le palais...

Madeleine se tourne vers l'attroupement de jeunes, le couteau à la main et le désir d'en finir. Une fois pour toutes.

Elle coupe la pomme.

« Voulez-vous y goûter ? »